

Le sens de l'expérience chrétienne : dans les discussions actuelles

Autor(en): **Martin, Ernest**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques**

Band (Jahr): **27 (1894)**

PDF erstellt am: **13.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-379564>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE SENS DE L'EXPÉRIENCE CHRÉTIENNE

DANS LES DISCUSSIONS ACTUELLES

PAR

ERNEST MARTIN

L'important article de M. le professeur Auguste Sabatier sur la théorie de la connaissance religieuse¹ fait sentir le besoin d'étudier de très près l'expérience chrétienne.

Nous voudrions aborder cette étude, non certes avec la prétention de l'achever, mais pour essayer de caractériser ce fait capital dont on parle beaucoup de nos jours en sens divers.

Disons avant tout que, pour nous, l'expérience chrétienne est l'acte par lequel un être humain unit sa vie à la vie de Jésus-Christ, sa personne à la personne vivante de Jésus-Christ pour parvenir à la vie éternelle en communion avec le Dieu saint. Il y a d'autres expériences morales, d'autres expériences religieuses, même d'autres expériences chrétiennes, mais l'expérience spécifiquement chrétienne est celle par laquelle un homme devient chrétien. C'est un acte de volonté répondant à l'appel de Dieu.

Affirmons hautement en second lieu que cet acte est relativement rare. Tous les hommes y sont invités puisque seul il fait de la créature humaine un homme vrai, mais s'il y a beaucoup d'appelés, ceux qui répondent sont beaucoup moins nombreux. On se laisse aisément induire en erreur à cet égard parce que

¹ Voy. *Revue de théol. et de philos.*, 1893, p. 197.

l'on confond l'expérience chrétienne propre et réelle avec des faits de l'ordre moral ou religieux plus ou moins inférieurs à celui-ci.

Cet acte a été accompli par toutes les personnalités chrétiennes qui ont marqué dans l'histoire connue ou cachée du christianisme, par exemple, pour n'en citer que quelques-unes, Vinet, Wesley, Luther et surtout Paul. La foule des êtres plus ou moins chrétiens marche à la suite de ces hommes de foi, et pour les individus qui constituent cette foule, l'expérience de leurs guides est une autorité très effective qui se répercute à un degré variable dans leur vie propre. Nous aurons à revenir sur l'autorité, pour le moment continuons à déterminer le sens du mot expérience.

Ce terme est d'un usage fréquent dans la science et beaucoup de théologiens, séduits par cette coïncidence, s'en emparent pour convaincre les savants. Est-ce légitime? Pas toujours et pas entièrement. Voyons dans quelle mesure l'expérience chrétienne est analogue à l'expérience scientifique.

L'expérience scientifique est un concours de circonstances établi artificiellement par un homme qui veut observer le résultat de ce concours; il constate ainsi un fait, il le généralise et l'appelle une loi de la nature.

Dans l'expérience chrétienne, il existe aussi un concours de circonstances et ces circonstances aboutissent à un résultat, mais voici les différences :

1° Ce concours n'est pas artificiellement disposé par un homme, il est donné par l'histoire.

2° Ces circonstances rapprochées les unes des autres ne sont pas des substances inertes, mais des êtres moraux et spirituels, l'homme, Dieu, le Christ.

3° L'homme n'est pas un simple curieux qui prépare et observe l'expérience, il est lui-même *dans* l'expérience, bon gré mal gré.

4° Engagé ainsi sans avoir été consulté dans l'expérience, il n'y est pourtant rien moins qu'inerte, comme la substance de l'expérience scientifique; il est mis en demeure de se décider librement à l'égard de Jésus-Christ, et il doit se décider

d'une certaine façon, s'attacher de toute son âme à Jésus-Christ et par lui au Dieu saint et souverain. Toute autre décision est mauvaise.

La part de l'homme dans l'expérience chrétienne est un acte moral et le vrai nom de cette expérience est celui que nous rencontrons plusieurs fois dans le Nouveau Testament, l'épreuve (v. 1 Pierre I, Jacques I, et surtout Romains V).

Ces différences ne permettent pas d'identifier l'expérience du savant avec celle du chrétien; cependant une analogie très importante subsiste: de part et d'autre *un fait positif est produit*; dans la science un fait spécial, limité, moralement indifférent, dans la foi un fait considérable pour la vie de celui qui en est le théâtre et l'acteur avant d'en être le spectateur, un fait avant tout moral.

Il y a encore une analogie en ce que ce fait est gros d'une *connaissance*. Ici encore toutefois la différence existe; la connaissance scientifique est une loi, l'affirmation d'un rapport constant entre certains faits, par exemple la loi dite de Mariotte: Les volumes occupés par une masse gazeuse sont inversement proportionnels aux pressions qu'elle supporte. La connaissance chrétienne est une conviction qui concerne des personnes; elle n'implique pas moins que ceci: 1° un jugement moral sur la vie humaine; 2° une activité à l'égard de l'humanité; 3° une conception du monde. La conviction chrétienne peut se formuler de plusieurs manières, par exemple dans les termes de cette invitation adressée par Paul au geôlier de Philippes (Actes XVI, 31): Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé. Paul est uni avec Christ et par là réconcilié avec Dieu, c'est la conviction; en vertu de cette conviction: 1° il considère la vie humaine comme moralement mauvaise; 2° il se croit tenu de le dire à ce geôlier comme il le dirait à toute autre personne, pour l'amener à ôter à sa vie ce caractère, et 3°, il estime que le monde est en droit absolument soumis à Dieu.

Sous les réserves que nous venons de faire, nous admettons que l'expérience est le facteur principal de la connaissance religieuse; ajoutons, à cause de ces réserves, que la connaissance

n'est que l'un des résultats de l'expérience chrétienne. Pour rendre pleine justice à l'expérience chrétienne il faut dire : 1° qu'elle est l'entrée dans la *vie* chrétienne ; 2° qu'elle enfante la *doctrine* chrétienne ; 3° qu'elle donne au chrétien le moyen de se servir librement de la *science* ; 4° qu'elle fait comprendre le rôle de l'*autorité religieuse*.

Reprenons rapidement ces quatre points.

I

L'expérience chrétienne est l'*entrée* dans la *vie* chrétienne. La *vie* chrétienne se distingue de l'expérience chrétienne comme la *vie* d'un être se distingue de sa naissance, elle en est le commencement, l'origine. Pour être dans la communion de Dieu par Jésus-Christ, il est indispensable de s'y mettre ou d'y être introduit, or les deux choses sont également vraies. Christ nous appelle à nous confier en lui absolument, pour tout et pour toujours, son amour nous presse (2 Cor. V, 14) et nous répondons en lui donnant notre confiance et notre cœur. C'est ce commencement, cette nouvelle naissance qu'il importe de mettre en pleine évidence parce que beaucoup d'hommes veulent bien être chrétiens, mais sans le devenir, il consentent à vivre mais sans commencer par naître en Christ.

Puis la *vie* chrétienne, issue de la nouvelle naissance, ne se maintient que par la foi en Christ, toujours active et même croissante, et la *vie* elle-même n'aspire pas seulement à se maintenir ; née d'un acte de Dieu et d'un acte de l'homme, elle est une activité incessante au dehors pour refaire l'humanité et remettre le monde sous le règne de Dieu. La *vie* générale n'est pas conforme à ce que Dieu commande ; une multitude de rapports existant parmi les hommes entre eux, comme entre les choses et eux, sont pervertis et pervertissants. Il faut que cela change ; le progrès, que l'on croit volontiers naturel, spontané, est fait par des volontés qui s'en donnent la peine et ce progrès serait beaucoup plus complet, plus profond, plus rapide si ces volontés étaient plus nombreuses, plus fortes, plus chrétiennes.

On le sent de nos jours ; des efforts multipliés, parfois opposés en apparence, convergent pourtant vers un même but, entrevu des uns, clairement poursuivi par les autres ; des chrétiens, divers et inégaux, veulent ressaisir leur foi, elle leur paraît chancelante parce qu'elle est ébranlée. Les uns réclament comme remèdes à ce mal de larges emprunts à la science, les autres se replient sur l'autorité de la Bible ou de l'Eglise. D'autres reprochent avec raison aux Eglises leur inertie, leur inconscience ou leur lenteur à opérer des réformes réclamées par des souffrances séculaires ou par des scandales légaux.

Rien de tout cela ne sera efficace que moyennant l'expérience chrétienne ; on en parle non seulement parmi les théologiens qui veulent rendre la théologie plus scientifique mais parmi les champions les plus autorisés de l'évangélisation active et directe ; ce mot fait partie du jargon scolastique et du patois de Canaan ; n'est-ce pas un signe des temps ?

Prenons à cœur de reconquérir notre foi, appliquons-nous de toutes nos forces à ce travail qui, s'il est fait suivant toutes les règles et en tenant compte de tout, aura les conséquences les plus étendues ; la première condition à remplir, le premier pas à faire, c'est d'être au clair sur l'expérience chrétienne. En effet, il ne saurait nous suffire de conserver tant bien que mal un reste, un lambeau ou un semblant de foi, il nous faut la foi tout entière, la foi sans mélange et sans réserve ; or, pour l'avoir, le seul moyen est de s'attacher uniquement à son objet, Jésus-Christ, et non à telle assertion dialectique ou pédagogique comme le croyant s'y est trop souvent laissé pousser par une pente naturelle et trompeuse, par exemple à la prédestination ou la divinité de l'Eglise ou l'infailibilité de la Bible.

II

Si l'expérience introduit dans la vie chrétienne, elle fait naître aussi la *doctrine*. L'homme qui s'est décidé à unir sa vie intérieure à celle de Jésus-Christ ne cesse pas pour cela d'observer. Il observe au contraire avec une attention ardente ce

qui se passe près de lui et en lui ; l'activité intellectuelle est inséparable de l'activité morale ; il ne se donne pas pour tâche unique d'observer, il ne se spécialise pas ainsi, il est vivant et agissant plus qu'observateur, cependant il est à désirer que l'observation de l'expérience chrétienne se fasse, qu'elle soit juste et complète ; autrement la foi chrétienne restera obscure, vague, timide et, dans une forte mesure, inféconde pour le croyant lui-même et surtout pour les autres.

Nous sommes même obligé de reconnaître que cette indétermination, cette demi-inconscience et par suite cette stérilité relative de la foi est un des caractères les plus marqués et les plus généraux de notre époque. L'expérience chrétienne est mal observée, elle est peu connue, c'est à la fois un effet et une cause ; elle est mal connue parce qu'elle est rare ; ensuite étant peu connue elle ne rayonne pas et ne se communique pas à d'autres. Toutes les fois qu'un mouvement religieux profond s'est produit, la foi est devenue du même coup plus conquérante et plus précise. Nulle part ces deux caractères ne sont plus visibles que chez Paul ; il est en même temps l'apôtre le plus hardi et le penseur le plus pénétrant du Nouveau Testament.

Cette remarque nous achemine à désigner par son nom l'espèce particulière de connaissance à laquelle conduit l'expérience chrétienne, c'est la *doctrine*. Je crois pouvoir non pas identifier doctrine et expérience, mais soutenir que la doctrine chrétienne est la connaissance issue immédiatement de l'expérience chrétienne, connaissance qui n'est pas rigoureusement scientifique mais qui est positive.

Reprenant ce que nous disions tout à l'heure de l'indétermination de la foi actuelle, nous pouvons le répéter maintenant, en affirmant que nous n'avons pas assez de *doctrines*. C'est avant tout de ce déficit que nous souffrons dans les Eglises protestantes. Beaucoup d'Eglises officielles font de la doctrine un superflu aussi anti-égalitaire, aussi insultant pour ceux qui s'en passent que le luxe de la table ou de la toilette l'est pour les affamés et les déguenillés ; ici, ce qui manque le plus c'est l'expérience elle-même. Dans plusieurs Eglises volontaires, le

déficit existe aussi d'une autre manière; par suite d'autres circonstances, les confessions de foi, langage de l'expérience chrétienne, paraissent ébranlées par le travail de la science; là ce qui manque, ce n'est pas l'expérience, c'est la fermeté morale et intellectuelle qui permettrait de maintenir les affirmations de l'expérience sans faire opposition aux découvertes de la science et qui laisserait ainsi subsister côte à côte deux connaissances d'ordre différent, les doctrines chrétiennes et les données scientifiques.

Allons donc à l'expérience chrétienne ou à la foi pour avoir une doctrine. La foi est un fait subjectif, dira-t-on, nous voici de nouveau sur un sable mouvant, notre base est arbitraire, notre fondement sans solidité.

Voyons. La foi est un fait subjectif sans doute, mais c'est un fait, un fait défini et définissable, observable et observé; c'est un fait qui, s'il n'est pas universel, pourrait l'être, il est accessible à tous, il se reproduit d'âge en âge et d'individu à individu; la foi est toujours semblable à elle-même. Il y a déjà là de quoi rassurer un peu contre les périls du subjectivisme qui sont réels, mais qui ne sauraient être évités; ils doivent être conjurés par l'effort de chacun.

Puis cette foi, quoique subjective, n'est pas un pur sentiment vague, sans substance et sans objet; elle a sa valeur non pas en elle-même mais dans ce qu'elle saisit.

La doctrine chrétienne est l'affirmation simple et claire de ce que la foi saisit. Rien n'est plus simple ni plus clair que la parole de Paul et de Silas déjà citée: « Crois au Seigneur Jésus et tu seras sauvé. » Par malheur cette proposition a perdu, pour nos contemporains à la fois blasés et inattentifs, presque toute sa portée; ce n'est plus pour eux qu'un lieu commun, une parole d'édification, une phrase sentimentale. Pourtant c'est l'expérience chrétienne dans sa plénitude, c'est la doctrine chrétienne dans sa totalité.

Nous ne restons pas dans la subjectivité pure, nous n'affirmons la foi qu'en affirmant l'objet de la foi, nous disons la foi en Jésus-Christ. Nous affirmons, il est vrai, cet objet dans son rapport vivant et étroit avec le croyant et non dans une majes-

tueuse abstraction. Encore une fois la doctrine chrétienne n'est pas une thèse scientifique devant laquelle l'homme reste froid et désintéressé : elle pose un fait, un acte, un être qui l'intéresse directement et le touche au foyer de sa vie active ; elle a un accent ému et surtout convaincu, elle proclame une affection réciproque, un rapport entre l'homme et Dieu, elle est essentiellement surnaturelle.

L'apôtre Paul ne s'est pas tenu à l'expression sommaire de l'expérience chrétienne que nous venons de rappeler ; dans ses lettres, il entre dans les détails, il montre les différents aspects de cette expérience ; nulle part nous n'en trouvons une analyse systématique et complète, c'est vrai, mais au cours de sa correspondance, il lui échappe naturellement, comme à un homme qui parle avec ses amis, telle indication, telle vue qui est empruntée à une analyse, spontanée, inachevée, cependant sagace et lumineuse de sa propre expérience ; et si nous rapprochons ces différentes paroles, nous faisons, d'après Paul, une analyse de l'expérience chrétienne, qui est d'un prix inestimable. Tel est le travail de ce qu'on appelle assez malheureusement dans l'école la théologie biblique, travail beaucoup trop ignoré des laïques, car s'ils en avaient l'accès, ils pénétreraient bien plus avant dans la Bible et sauraient s'en servir au grand profit de leur conscience et de leur activité.

L'analyse de l'expérience chrétienne, faite d'après Paul, ou directement par un chrétien actuel sur lui-même, est une opération intellectuelle, mais ce n'est pas une opération exécutée pour elle-même, d'une façon indifférente, elle est faite pour contribuer à la vie des croyants, à la santé du corps de Christ ; elle est avant tout spirituelle, au sens apostolique du mot (*πνευματικός*) ; c'est la rencontre effective et consciente de l'homme et de Dieu en Christ, c'est le don et l'action du Saint-Esprit, de l'esprit qui sanctifie. L'expérience chrétienne et le Saint-Esprit désignent une seule et même chose, envisagée ici du côté de l'initiative divine, là du côté de l'activité humaine. Il n'est pas surprenant que deux termes aussi différents se fondent dans la même réalité, puisque la foi est, elle-même, la rencontre de la créature et du Créateur.

D'une manière générale, l'expérience chrétienne n'est pas faite par un homme qui désire s'instruire, mais par un esprit qui veut *être* ; mais comme la vie comporte la connaissance, c'est en vivant que le croyant s'instruit, surtout puisqu'il ne vit pas à la surface, ni dans une partie restreinte et mal dirigée de son être. Le chrétien ne se propose pas sans cesse de s'analyser, mais il est capable d'analyser son expérience et il doit le faire pour former sa conscience et éclairer celle des autres.

Lorsque l'expérience chrétienne est exprimée sommairement comme dans la scène de la prison de Philippes, nous avons *la* doctrine chrétienne ; lorsque l'expérience est analysée, nous voyons apparaître *les* doctrines chrétiennes. La simple notion : « Croire au Seigneur Jésus » n'épuise pas tout ce qu'un chrétien peut dire de sa foi et de son Sauveur. Les doctrines chrétiennes viennent au jour lorsque l'attention se porte successivement sur les différents éléments de ce fait : croire au Seigneur Jésus ; elles peuvent être énumérées, comme dans un inventaire, pour arriver à une constatation ; ce n'est pas la meilleure manière d'en prendre connaissance, il vaudrait mieux les grouper organiquement autour de l'affirmation centrale de la foi en Christ.

Ici nous cherchons à exposer rapidement, on nous pardonnera de procéder d'une façon expéditive et de nous rapprocher de l'énumération.

Bien que toute doctrine soit obtenue par voie d'expérience, bien que l'objet de l'expérience soit inséparable de l'expérience qui le saisit, il y a des doctrines qui présentent plutôt des *objets* d'expérience et des doctrines qui offrent plutôt des *expériences*. Ce classement correspond à la distinction reçue entre doctrines théologiques et doctrines anthropologiques.

Les objets d'expériences chrétiennes sont Jésus, puis Dieu. La communion avec Christ, telle que Paul la propose au geôlier de Philippes, conduit à une relation avec Dieu ; que cette relation filiale commence à ce moment, qu'elle se modifie ou qu'elle devienne consciente après avoir été inaperçue, ce sont des variétés d'une même espèce. La doctrine de Dieu est décrite, puis, une fois décrite, elle est décomposée dans les différents

actes ou les différents caractères de Dieu que découvre l'expérience. Vient ensuite la doctrine de Christ, les affirmations sur sa vie terrestre et ses moments les plus actifs, la mort et la résurrection, sur son rôle médiateur dans la vie du croyant et de l'humanité, et sur sa dignité propre.

Ici nous approchons des doctrines anthropologiques et dans cet ensemble, il convient de remarquer que certaines affirmations portent à la fois sur Dieu et sur l'homme, par exemple celles qui concernent le péché, trouble de la relation entre Dieu et l'homme ; d'autres portent même sur Dieu, sur Christ et sur l'homme, comme celles qui concernent le salut, rétablissement de cette relation par l'intervention de Christ.

Les doctrines sotériologiques, comme le pardon, l'expiation, la régénération, sont autant de progrès accomplis dans la communion consciente avec le Christ qui a agi pour nous et qui s'unit à nous. A mesure que le croyant entre plus avant dans la vie en Christ, il voit mieux ce que Jésus a fait pour lui et du même coup il reçoit directement de lui ce que le Sauveur lui acquiert, il ajoute expérience à expérience, doctrine à doctrine.

L'eschatologie elle-même repose sur l'expérience. Les paroles de Jésus sur l'avenir prennent pied en nous sur la certitude où nous vivons que notre relation morale avec le Dieu saint et avec le médiateur est une relation inébranlable ; malgré les accidents les plus graves, même malgré la mort, cette relation triomphera définitivement de tous les obstacles.

Nous ne donnons pas ici un plan de cours de dogmatique, nous montrons seulement que toutes les doctrines sortent de l'expérience analysée. Si à cette analyse rapide s'ajoute un effort de pensée philosophique, alors surgit la dogmatique ; tant que nous restons dans une analyse élémentaire, nous avons la confession de foi qui est bien le langage réfléchi mais spontané de l'expérience chrétienne.

Si nous ne faisons erreur, la dogmatique et la confession de foi sont deux expressions, l'une spéculative et philosophique, l'autre sommaire et pratique de cette expérience qui s'appelle la foi en Jésus-Christ.

Les mots dont nous nous servons pour désigner les expériences principales et qui sont aussi les noms des doctrines classiques ont un air intellectualiste et scolastique. Laissons tomber ce masque d'emprunt dû à l'usage, prenons ces mots dans leur sens primitif qui est au contraire singulièrement réaliste et dramatique. Que voulez-vous de plus à cet égard que l'expiation et la réconciliation ?

Pourquoi les esprits les moins traditionalistes conservent-ils les noms traditionnels des doctrines pour les expliquer ensuite à leur manière ? Ce n'est pas pour se servir du langage usuel, car ce langage ne se prête pas bien à leurs pensées, c'est plutôt parce que ces noms reproduisent des expériences fondamentales à la réalité desquelles ils rendent hommage, quitte à les transformer par leur système.

La foi en Jésus-Christ implique un système du monde et une activité à l'égard de l'humanité, nous l'avons dit au début. Il ne faut pas confondre la simple doctrine chrétienne avec ce système complet qui est la philosophie du chrétien. La doctrine ou la confession de foi n'est que l'expérience sommairement analysée. De même ce que nous appelons l'expérience chrétienne n'est pas la morale ou la description de l'activité chrétienne tout entière, elle n'est que l'entrée dans cette vie, qui, une fois née, est une activité. La doctrine ne comprend donc que l'affirmation des faits de relation avec Christ et avec Dieu qui établissent et constituent la vie chrétienne.

III

Nous venons d'assister à la naissance des doctrines chrétiennes en nous penchant sur l'expérience du chrétien. Ne nous arrêtons pas encore, car notre intention est de reconnaître, puis de maintenir ou, s'il y a lieu, de rétablir dans leur régularité les rapports qui existent entre l'expérience et la connaissance. Ces rapports reviennent à ceux de l'intelligence avec la volonté. Distinguons, mais gardons-nous de séparer ce que Dieu a uni ; la vie, malgré sa complexité et ses déviations qui provoquent des contradictions internes, est une. Même

dans l'expérience, du moins scientifique, des hommes, il subsiste toujours quelque minimum d'observation et d'analyse; seulement cette observation est trop souvent inexacte et la doctrine, une des sortes de connaissance que peut posséder le chrétien le plus élémentaire, se trouble et se dénature.

Passons maintenant à une autre sorte de connaissance, la *science* proprement dite et méthodique.

L'oubli des droits respectifs et des relations réciproques de la connaissance et de l'expérience se montre de nos jours très apparent et très fâcheux sur un point qui intéresse tous les croyants réfléchis, instruits ou incultes, c'est à l'égard de la Bible. Pour certains théologiens, la Bible n'est qu'un objet d'étude critique, et leur étude est devenue une sorte de jeu grave, un vrai *sport* où ils se passionnent de bonne foi pour faire surgir des groupements nouveaux de documents, des aperçus ingénieux, des hypothèses attrayantes. Ils ont perdu pied, le sol de l'expérience chrétienne leur manque.

Par contre, la plupart des laïques pieux sont troublés par les échos qui leur apportent la voix de la critique biblique la plus sage. Ils oublient, eux aussi, ce qui est plus surprenant, de chercher avant tout dans la Bible le Dieu et le Sauveur offerts à leur expérience, et les expériences des croyants qui les ont précédés, les hommes de l'ancienne alliance et les chrétiens de la première génération; s'ils le faisaient, ils affirmeraient et ils prolongeraient leur propre expérience de la vie en Christ.

Les fausses notions qu'on se fait de la Bible de part et d'autre pèchent par l'inattention qui, tantôt confond la connaissance avec l'expérience, tantôt exclut l'une au profit de l'autre; elles entretiennent dans les Eglises des incertitudes ou des obstinations dangereuses; à leur ombre se développe la défiance entre les théologiens croyants et ceux qui s'appellent avec trop de complaisance les « simples. » Cette mésintelligence ira grandissant si ceux-là se font de préférence les avocats de la science moderne et si ceux-ci s'entêtent à prendre la Bible pour le dépôt de la science divine. Elle pourra être guérie si les uns et les autres rivalisent d'efforts pour mieux pos-

séder, mieux enrichir et mieux connaître leur expérience chrétienne.

Les « simples » ont besoin d'apprendre que la science ne fait pas toujours des ruines et que, en particulier, au milieu de beaucoup d'imprudences et de rêveries, l'étude historique des livres de la Bible a donné plus de réalité dans les esprits à la révélation de Dieu par les prophètes hébreux ainsi qu'à la personne et à l'œuvre du Sauveur. D'autre part, les théologiens feront bien de se demander s'ils ne donnent pas plus de temps à la question de l'origine des livres de la Bible qu'à l'observation patiente et humble des faits moraux et religieux, soit ceux que la Bible raconte, soit ceux que le présent nous offre et qui sont, pour une bonne part, semblables à ceux de la Bible.

Le croyant, non pas savant de profession, mais instruit, veut être au courant de la science; il n'ignorera ni l'histoire des religions, ni la critique des documents, ni les faits physiologiques et psychologiques; la connaissance, même très incomplète, qu'il a de ces phénomènes influera sur sa manière de parler de ses expériences proprement chrétiennes, sur l'expression qu'il leur donne, mais elle ne portera nulle atteinte à ces expériences elles-mêmes.

Peut-être, même certainement des luttes s'engageront pendant sa vie entre des notions issues de ses connaissances scientifiques et d'autres notions issues de son expérience chrétienne, entre les doctrines philosophiques qui se rattachent plus ou moins légitimement à la science et ses doctrines de chrétien. Comment ces crises se termineront-elles? De même que sa foi n'a pas été fondée sans le concours de sa décision personnelle, de même elle ne sera pas victorieuse des épreuves de ce genre sans l'intervention de sa volonté.

Le point sur lequel le conflit naîtra le plus aisément est la liberté; peut-être tous les autres conflits se ramènent-ils en dernière analyse à celui-là. La liberté apparaît sous deux aspects, celui de la responsabilité humaine et celui du surnaturel divin.

La science est parfaitement déterministe puisque l'observation n'amène à des résultats que si l'on suppose la constance

absolue des lois de la nature. Or l'expérience chrétienne est un acte de libre volonté, voilà le conflit. Pour l'apaiser faut-il introduire la liberté dans la science, ou le déterminisme dans la vie morale? Ainsi se pose très souvent la question et pour beaucoup elle se tranche sans lutte par l'abandon du fardeau de la responsabilité et par le scepticisme moral. Ne serait-il pas plus noble de maintenir le déterminisme dans la *science* qui n'est en somme qu'une vue de l'esprit, un édifice idéal, et la liberté dans le *savant* qui n'est pas seulement un appareil enregistreur des perceptions et des inductions, mais qui reste un être responsable et actif?

Ce dédoublement n'est pas aussi étrange qu'il en a l'air au premier abord; il est une des innombrables formes de la lutte que nous devons soutenir pour ne pas déchoir ou plutôt pour nous élever au-dessus de nous-mêmes. Pour beaucoup d'êtres humains, sauvages ou très civilisés, la lutte s'engage à un niveau inférieur, entre la sensualité et l'intelligence, il n'y a presque plus de moralité et pourtant le choix s'impose: plaisir ou travail.

Ce n'est pas proprement un dédoublement, mais bien plus le maintien d'une hiérarchie dans les activités humaines, toutes les fonctions de la vie devant être sous le contrôle et la loi de la volonté responsable.

L'observation scientifique et l'expérience chrétienne se heurtent aussi à propos de la personne de Jésus. Du point de vue déterministe, il faut que Jésus rentre dans la trame continue des causes et des effets; il suffit que Jésus soit reconnu comme un être qui agit sur la volonté d'une façon toute particulière pour que la conception change; le déterminisme ne s'occupe que de la trame des causes et des effets sans donner une pensée au commencement ni à la fin de ce tissu, tandis que Jésus se préoccupe essentiellement et sans la moindre hésitation de ce commencement et de cette fin, et il n'est pas le seul; la créature morale est aussi hantée de la même vision, quoique avec beaucoup moins de vigueur et de persistance.

La science ne peut par elle-même détruire ni la liberté, ni le surnaturel, ni le salut, ni la vie morale, ni Dieu; c'est seu-

lement tel homme qui se permet, par un emploi sincère ou intéressé de telle connaissance, de supprimer en lui la présence de ces réalités qui le gênent. Il n'a pas même besoin pour cela de la science, d'autres se servent dans la même intention d'une passion quelconque.

Ne disons pas toutefois que la science n'atteint pas ces réalités ; elle permet de s'en faire une idée plus juste, en forçant à abandonner ce qui contredit des faits avérés. Ainsi le surnaturel est une affirmation de la foi ou une doctrine chrétienne ; cela n'entraîne pas que tous les miracles racontés comme tels sont des faits surnaturels et aucun miracle n'est un fait contraire aux lois de la nature ; cette définition ne peut plus être admise parce qu'elle équivaut à dire que le miracle est une absurdité.

Ainsi encore l'examen attentif des livres de l'Ancien Testament pourra conduire à une histoire d'Israël assez différente de celle qu'on enseignait il y a cinquante ans, sans que la réalité du règne de Dieu et de la révélation historique soit diminuée.

La foi, sûre d'elle-même ou plutôt de son objet vivant, Jésus-Christ, qui l'unit à Dieu, la foi se sert de la science pour rectifier son propre langage et pour parler plus dignement de ses propres expériences. Elle professe ou elle confesse ce qu'elle a reçu, ce qu'elle saisit, pour le plus grand bien de tous ceux qui ne croient pas ou qui croient peu.

De nos jours la foi se laisse détourner de ce devoir qui est le sien ; trop occupée peut-être de se renseigner auprès de la science pour éviter des bévues dans ses expressions, trop incertaine aussi de ce qu'elle possède, elle se sent peu capable de faire partager son bien aux autres. Elle a des intentions, des sentiments, elle a peu de doctrines. Qu'elle examine avec attention ses expériences ; pour peu qu'elle en ait de réelles, elle sera invitée à les pousser plus loin, elle s'attachera plus fortement à son Sauveur et s'appropriera ses grâces ; alors elle sera en état de rendre témoignage devant le monde par des doctrines précises et parlantes.

IV

Au lieu de prendre ce parti énergique, les croyants préfèrent souvent se lamenter sur la ruine de l'*autorité*; cette conduite est un nouveau symptôme de l'insuffisance de leur foi.

Qu'est-ce donc que l'autorité en matière religieuse? Si du moins nous avons su profiter des nombreuses publications récentes sur ce sujet, voici la conclusion à laquelle nous sommes arrivé : cette autorité n'a que deux acceptions, l'une principale, l'autre accessoire, l'autorité qui *commande* et celle qui *recommande*.

En religion, un seul être a le droit de commander, mais ce droit, il le possède absolument ; c'est Dieu. Dieu, pour commander, n'a pas besoin de parler ; son existence est un ordre adressé à tous les êtres moraux ; tous ceux qui n'entendent pas cet ordre sont en faute. Lisez l'Épître aux Romains (I, 18 s.) : « La colère de Dieu se déclare du ciel contre toute incrédulité et toute immoralité des hommes qui sont coupables d'étouffer la vérité ; ce qu'on peut connaître de Dieu leur est manifeste, Dieu le leur ayant fait connaître... ils sont donc inexcusables, puisque, ayant connu Dieu, ils ne l'ont point glorifié et ne lui ont point rendu grâce. »

Cette autorité, inviolable et suprême, la proclamons-nous avec assez de vigueur par nos paroles et par nos actes? Ne mettons-nous pas trop de ménagements à signaler la désobéissance intime qui se commet dans le secret de la vie personnelle toutes les fois qu'on n'agit pas suivant sa conscience? Sommes-nous prompts à annoncer l'obscurcissement qui envahit aussitôt la conscience et la pensée? Et surtout sommes-nous, nous-mêmes, de ces inflexibles *craignants Dieu* qui sacrifient tout sans attendre à la volonté du Père céleste? Ne troublons-nous pas nos propres consciences par de faux raisonnements et de mesquines excuses?

Ainsi l'autorité suprême, l'autorité au sens propre, celle qui semble ne dépendre de nous en aucune manière, à aucun degré, il nous appartient de la faire sentir par notre obéissance personnelle.

A plus forte raison, l'autorité qui recommande est-elle notre charge ; celle-là, elle est entre nos mains ; si elle est détruite ou seulement affaiblie, à nous la faute, puisque nous en sommes les représentants et les détenteurs. Dieu règne par sa loi, c'est le droit souverain ; notre tâche, à nous chrétiens, est de rendre témoignage au Règne de Dieu, et le Règne de Dieu ne consiste pas seulement dans un commandement énoncé, il s'incorpore aussi dans l'Évangile, dans Jésus, qui oblige aussi, d'une autre manière mais aussi absolument ; il oblige à la reconnaissance, au dévouement, à l'amour, à la foi.

Cette vie de Jésus, qui est l'Évangile, l'appel du Père céleste, elle parle à tout homme qui arrive dans un milieu chrétien, mais le monde n'y fait pas attention ; à nous qui avons aperçu et contemplé sa gloire de la faire discerner par les distraits, cette gloire du Fils unique venu du Père ; à nous de lui rendre témoignage.

Telle est la seconde acception de l'autorité en matière religieuse, c'est le témoignage de l'homme qui signale et recommande la vraie, la seule autorité absolue, celle de Dieu ; c'est l'expérience faite qui provoque l'expérience à faire.

Comment le plus petit s'ajouterait-il au plus grand, à l'infiniment grand ? Cela paraît tout à fait invraisemblable et pourtant c'est humain : l'homme est attiré par ce qui se rapproche de lui. Dieu, qui a envoyé son Fils au milieu de nous, semblable à nous, compte aussi sur nous, pécheurs, pour conduire nos pareils à Christ.

Cette autorité secondaire, subsidiaire, des croyants, appartient en toute première ligne au Nouveau Testament et à la Bible. Ne disons pas que la Bible a la même autorité que Dieu, cette thèse qui a été et qui est encore soutenue, est inexacte ; c'est encore une de ces manières d'exprimer l'expérience chrétienne que la science a, non pas renversées, mais corrigées. La Révélation de Dieu, à laquelle la Bible rend témoignage, a l'autorité de Dieu puisque c'est l'action de Dieu lui-même dans l'histoire ; ensuite la Bible, en qualité de témoignage convaincu rendu à cette Révélation a une autorité d'une autre nature mais une autorité positive.

Cette autorité de la Bible ne repose pas sur un miracle, admis à priori, qui aurait présidé à la rédaction et à la collection des livres, mais elle réside dans la qualité de croyants qui appartient aux rédacteurs et aux auteurs des documents employés par les rédacteurs. Ce qu'ils écrivent est l'expression de leur expérience religieuse. Il y aurait des explications à ajouter sur les expériences des hommes de l'Ancien Testament comparées à celle des chrétiens du Nouveau, nous n'avons pas le loisir de nous y arrêter aujourd'hui. Contentons-nous de souligner cette définition de la Bible, déjà introduite plus haut, qui en fait le dépôt des expériences des hommes qui ont cru au Dieu saint et rédempteur ; ces expériences sont conservées sous des formes très variées.

Sans mettre les croyants actuels sur le même rang que les écrivains du Nouveau Testament, ne craignons pas de soutenir avec une humble hardiesse que, nous aussi, nous avons notre témoignage à rendre, en mettant en avant nos expériences qui confirment celles de Paul et de Jean, malgré notre faiblesse. Si la parole des apôtres a un rôle au-dessous de l'action directe de Dieu sur l'individu, notre parole a sa place au-dessous de celle des apôtres. Entre eux et nous subsiste une différence considérable de degré, mais nous faisons partie de cette grande nuée de témoins (Hébreux XII, 1) qui environnent nos frères en condition humaine, tous candidats à l'état de croyants et d'enfants de Dieu. Vouloir par fausse modestie se mettre en dehors serait diminuer arbitrairement notre responsabilité et nous dérober à un devoir positif et immédiat.

L'autorité est compromise parce que, nous et nos Eglises, nous ne sommes pas assez fidèles, ni assez fermes dans de constants efforts pour montrer en actions et en paroles que Dieu règne sur nous en Christ et pour faire naître les expériences des autres par la vue claire des expériences qui conduisent à Christ. Il appartient aux Eglises de rendre hommage à l'autorité de Dieu, comme aussi de reconstituer l'autorité de la Bible et celle des doctrines.

Nous reculons devant les difficultés que nous imposerait la rédaction d'une confession de foi. Il est plus simple assurément

d'y renoncer, mais en avons-nous le droit? Plusieurs des écueils auxquels n'ont pas échappé nos devanciers seraient évités si l'on s'imposait la règle de ne faire parler à la confession de foi que le langage de l'expérience chrétienne, et non celui de l'école. Cette discipline serait salutaire.

En fait de confession de foi, proposons à l'étude de tous celle que Paul a laissée à la fin du chapitre VIII de l'Épître aux Romains où il vient de parler de l'Esprit. Outre qu'elle est de la main de l'apôtre, elle a le triple avantage d'offrir avec éloquence un alliage très riche de faits révélateurs et d'expériences intimes, d'apporter un écho du combat de la vie et d'associer au croyant qui parle tous ceux qui sont dans la même conviction que lui: « Si Dieu est pour nous, qui sera contre nous? Lui qui n'a pas épargné son propre Fils, mais qui l'a livré pour nous tous, comment ne nous accordera-t-il pas aussi toutes choses avec lui? Qui accusera les élus de Dieu? Dieu les justifie! — Qui les condamnera? Christ est mort! Bien mieux, il est ressuscité, il est à la droite de Dieu, il intercède pour nous! — Qui nous séparera de l'amour de Christ? Sera-ce l'affliction, la détresse, la persécution, la faim, le dénuement, le péril, l'épée, car à cause de toi, comme dit l'Écriture, on nous met à mort tout le jour, on nous tient pour des brebis de boucherie. Mais dans toutes ces calamités, nous sommes plus que vainqueurs par celui qui nous a aimés; car je suis assuré que ni la mort, ni la vie, ni anges, ni archanges, ni choses présentes, ni choses à venir, ni puissances, ni hauteurs, ni abîmes, ni rien au monde ne pourra nous séparer de l'amour que Dieu nous a témoigné en Jésus-Christ notre Seigneur. »

Après cette page, le mieux est de se taire au plus vite; concluons sans tarder en disant que l'expérience chrétienne mérite d'attirer l'attention des théologiens et des « simples » comme gage de vigueur de la vie chrétienne, comme substance de la doctrine, comme régulatrice de la science et comme restauratrice de l'autorité.

Elle ne repousse ni la souveraineté de Dieu, ni les secours humains de tout ordre; elle est le moyen de saisir la Révélation, d'utiliser le témoignage et de vivifier l'Église; elle seule

remplace l'apparence par la réalité, le mot par la chose, parce qu'elle seule reçoit la grâce de Dieu. A moins de donner à l'expérience un sens tout à fait indistinct et mobile, faire appel à l'expérience chrétienne, c'est demander qu'on prenne au sérieux les exigences morales de la prédication de l'Évangile, c'est souhaiter qu'un nombre croissant de personnes agissent sous l'impulsion de la foi en Jésus-Christ, en un mot, c'est réclamer un réveil religieux.
